

—Soldat ! lui !

Ce cri était parti de toutes les bouches. Les paysans avaient fait le cercle autour du sacristain.

—Oui, soldat, repris le sergent qui s'était placé au centre des curieux. Soldat aujourd'hui, et sans doute capitaine demain ; car il a le cœur brave et ne tardera point à recevoir les insignes du courage.

Personne ne pourra en croire ses yeux.

—Il n'y a pas de quoi le regarder ainsi la bouche béante, continua Robreno. Vous ne savez donc pas ce qu'il a fait...

—Sergent, dit le sacristain, je vous en supplie...

—C'est bien, c'est bien, jeune homme, je respecterai votre volonté et garderai votre secret, mais ce que je puis dire, c'est qu'il n'y en a pas beaucoup qui eussent agi comme vous.

Le curé avait pris Roch par le bras.

—Pour le sauver, tu t'es sacrifié, dit-il tout bas de manière à n'être entendu que de lui seul.

—Moi.....

—Réponds.....

—Mais.....

—La vérité, rien que la vérité, Roch.

Roch eut un moment d'hésitation.

—Vous avez raison, dit-il enfin.

—Qu'as-tu fait, malheureux ? s'exclama l'abbé avec un accent de suprême affliction.

—N'avais-je point une dette de reconnaissance envers vous, monsieur le curé ?

Don Gaspard s'était frayé un chemin jusqu'au milieu du groupe.

—Roch ! dit-il, je ne connais pas exactement le motif de votre départ, mais je veux l'empêcher. Je paierai votre remplaçant comme j'aurais payé celui de Diégo.

—Vive l'alcade ! crièrent les paysans.

—Je ne puis accepter votre proposition, don Gaspard, répliqua le sacristain avec fermeté. J'ai promis de partir, je partirai.

—Et moi, je n'accepte pas ce sacrifice, repartit Diégo qui s'était approché. Si l'un de nous doit partir, c'est moi.

Le groupe s'était ouvert peu à peu ; Marie était ainsi parvenue jusqu'auprès de son oncle et de l'alcade.

Quand elle entendit son flancé repousser énergiquement l'idée de se faire remplacer par Roch, elle tressaillit.

Son regard s'attachait sur le sacristain.

Roch pâlit et frissonna. Puis contemplant la jeune fille avec une émotion indéfinissable :

—C'est bien ! dit-il, je ne puis obliger Diégo à accepter mon argent. Je le reprendrai. Mais j'ai donné ma parole à l'oncle Blas de servir pour Rafaël. Cette parole je la garderai.

—Tu la garderas ? s'écria le curé.

—Oui.

—Mais alors que feras-tu de cette argent ?

—Rien. Si dans huit ans je ne suis pas revenu au village, vous partagerez aux pauvres de la Chénaie ce que je vous confie, monsieur le curé. Si, au contraire, les balles ennemies me respectent, si, au bout de mon engagement, j'ai conservé la santé, alors.....

Il n'acheva point.

—Tu ne partiras pas, je te le défends, dit l'abbé : tu es mon fils. J'ai sur toi tous les droits d'un père. J'ai besoin de ton aide. Tu ne saurais être assez ingrat pour abandonner le vieillard qui compte sur ton soutien.

—Mon père, balbutia Roch en tombant à genoux et en baisant la main du prêtre, je ne suis point un ingrat, mais ma résolution est irrévocable.

—Tu a donc un secret pour moi ?

Roch se tut.

Il y a eut un long temps de silence.

Le prêtre avait penché la tête sur sa poitrine et réfléchissait.

Sergent Robreno, dit-il enfin, pouvez-vous accorder à Roch l'autorisation de m'accompagner jusqu'au presbytère ? J'ai une dernière recommandation à lui faire avant son départ.

Le sergent fit un signe d'assentiment.

Quand le curé et le sacristain se trouvèrent seuls, ils demeurèrent quelques temps muets.

—Roch, dit-il, pourquoi donc as-tu cessé d'avoir confiance en moi ? Tu souffres et tu veux me cacher tes souffrances. C'est mal. Ce départ précipité, cette résolution prise sans en rien dire à personne, cette

obstination à l'éloigner d'ici, malgré mes prières et mes larmes, tout cela est inexplicable.

—J'ai voulu sauver Diégo...

—Diégo n'a plus besoin aujourd'hui de ce sacrifice.

—Mais.....

—Ne cherche point un prétexte mensonger... Tu as un secret... Quel est-il ?

—Je ne puis vous le dire.

—Soit... J'eusse attendu de ta part moins de réserve. Mais tu es majeur. Tu es libre de disposer de ta personne.

Il était allé jusqu'à l'armoire et y avait pris un paquet.

—Voici, dit-il, des objets qui t'appartiennent : le billet qui était attaché au manteau où tu étais enveloppé quand je t'ai recueilli, le médaillon que tu portais au cou. Garde-les précieusement. Ils te serviront peut-être un jour à retrouver tes parents. Garde aussi le souvenir des enseignements que je n'ai cessé de te donner depuis ta plus tendre enfance. Tu es jeune et sans expérience, tu vas entrer dans une carrière où tu auras à remplir de grands devoirs. Sois courageux sans témérité et brave sans forfanterie. Sois soumis à tes chefs et bon avec tes égaux. Sois juste avec tes inférieurs, si tu parviens à monter en grade. Sois généreux pour tes ennemis, s'ils tombent entre tes mains. Je suis pauvre, et je ne puis rien te donner, mais sache que mes yeux et ma pensée te suivront partout, et rappelle-toi toujours, à l'heure du danger comme à celle du malheur, que tu laisses ici un père, affligé mais dévoué.

Roch était tombé dans les bras du prêtre.

—Mon père... dit-il.

Le vieillard le contempla une dernière fois avec douleur. Il avait pris la tête de l'orphelin dans ses deux mains, et les yeux dans ses yeux, il demeurait sans voix.

Tout à coup, éclairé comme par une sorte d'inspiration :

—Roch ! s'écria-t-il, tu aimes Marie...

Le sacristain le regarda fixement. La lutte fut terrible, mais courte.

—Oui, balbutia-t-il, et c'est pour cela que je pars.

LES DEUX CRÉPUSCULES.

L'Espagne était en proie à la guerre civile. Cabre-ra, le terrible lieutenant du Prétendant, entraîné par l'audace et enivré par le succès, ravageait, avec ses cabecillas Llangostera et Forcastell, l'est de la péninsule. Les royaumes de Valence, d'Aragon, de Murcie étaient en feu.

Roch partit pour aller rejoindre l'armée, espérant que le bruit du canon couvrirait la voie de son cœur qui lui parlait toujours de Marie.

N'ayant aucune espérance dans la vie, il ne comptait plus que sur la mort qu'il espérait trouver sur le champ de bataille. Il combattit en brave.

Pendant son absence, l'abbé Juan, Marie et Diégo parlaient souvent de lui, de son dévouement et de son noble cœur.

Enfin le traité de Bergara avait mis fin à la guerre civile. L'Espagne, pacifiée après les plus violentes secousses qui puissent ébranler une nation, ne se souvenait déjà plus des tragiques péripéties dont elle avait été le sanglant théâtre.

D'autres événements avaient du reste alimenté l'excitation publique. La régence d'Espartero, porté en triomphe à son entrée à Madrid, puis, trois ans après déclarer traître à la patrie et forcé de chercher son salut dans la fuite et l'exil, le mariage de la jeune reine, le contre-coup de la révolution française de 1848, qui eut pour première conséquence le rappel d'Espartero, toutes ces commotions avaient déterminé des bouleversements dont les deux partis, également acharnés et farouches, devaient profiter plus tard pour réitérer leurs revendications, susciter de nouveaux mouvements populaires et mettre à feu et à sang les diverses provinces de la péninsule, en reproduisant les scènes de carnage comme celles de Flich et Maella, ou les scènes d'horreur comme celles de Benifasà.

L'été de 1849 s'achevait. Assis sous la tonnelle, dans un fauteuil rustique, les deux mains appuyées sur le bec-à-corbin de sa canne, l'abbé Juan respirait le frais dans le jardin du presbytère.

A quelques pas de là, au milieu d'une pelouse, une petite fille de sept à huit ans se carrait gracieusement sur la banquette d'un chariot d'enfant, au-

quel étaient attelés deux petits garçons, l'un un peu plus âgé qu'elle, l'autre un peu plus jeune. Celle qui se faisait traîner portait une couronne de pampres et de passiflores entrelacés. Elle avait une petite robe lâche à grandes raies rouge et vert, dont les nuances voyantes faisaient ressortir l'incarnat de ses joues, un peu estompé par la hâle de son teint.

Le vieillard contemplant avec un attendrissement silencieux ce groupe ravissant qui lui rappelait les anges peints par le divin Morales.

Par moments, il levait la tête, ramassait son bréviaire ouvert près de lui sur un banc et lisait quelques lignes ; mais ses regards et son esprit revenaient presque aussitôt au délicieux tableau enfermé dans la cadre de verdure du jardin.

Tout à coup la grille du jardin à demi entr'ouverte se montra la tête d'un caniche.

Le chien, attiré par la vue des enfants, pénétra dans l'enclos.

Il avançait à pas comptés, s'arrêtant par moments pour étudier les physionomies, agitant la queue et les oreilles, et donnant tous les signes de la joie et de la douceur.

Rosita avait poussé une légère exclamation.

—N'aie donc pas peur, lui dit le petit Diégo, il n'a pas l'air méchant. Tends-lui la main.

La petite fille, indécise, regarda autour d'elle pour voir si personne n'était en contradiction avec son grand frère, puis, n'osant point paraître peureuse, elle avança le bras.

Le chien lui passa doucement la langue sur les doigts.

—Qu'il est gentil ! s'écria Rosita enhardie, et elle le caressa affectueusement.

—A qui est ce chien ? demanda le vieillard.

—Je ne sais pas, répondit Marie. Il n'est certainement pas du village. Je ne l'ai jamais vu.

—Maman, il faut le garder, s'exclama la petite fille.

—Il n'est pas à nous, petite chérie, repartit le curé, et Dieu nous défend de prendre le bien d'autrui.

—Mais s'il n'est à personne ? insinua Juan Antonio.

—Nous devons d'abord nous en assurer. Diégo, va voir sur le chemin, si tu ne découvres aucun étranger.

Diégo sortit et revint aussitôt en courant.

—*Abuelito, abuelito*, cria-t-il essoufflé, et il y a au pied de la croix de pierre un homme qui est habillé comme toi.

—Comme moi ?

—Un prêtre ? interrogea Marie avec surprise.

—Un prêtre ? répéta le vieillard en pâlisant.

—Oui, *Abuelito*, mais je n'ai pas pu voir son visage, il le cachait dans ses mains et priait ou pleurait.

L'abbé Juan voulut parler, mais sa voix s'arrêta au fond de sa gorge. Il avait tressailli et, malgré son grand âge, il s'était redressé.

Marie, non moins stupéfaite, regardait la grille entrebâillée.

Tout à coup les enfants poussèrent un cri.

Un homme encore jeune, vêtu du costume ecclésiastique, venait d'entrer. Il avait l'allure fatiguée, et la poussière dont il était couvert indiquait qu'il avait marché longtemps.

L'abbé Juan, aidé par Marie et par le petit Diégo, s'était avancé à la rencontre de l'étranger. Le vieillard chancelait.

—Soyez le bienvenu, dit-il d'une voix qui tremblait.

Le jeune prêtre avait fait quelques pas. Sa tête s'était tout à fait inclinée sur sa poitrine ; il marchait automatiquement, et l'on eût dit qu'il se raidissait pour ne pas défaillir.

L'abbé Juan s'approcha doucement de lui, et, sans parler, lui tendit la main.

Le jeune prêtre leva la tête.

Leurs regards se rencontrèrent.

—Roch !

Le vieillard, en poussant ce cri répété par Marie, s'était arraché à ceux qui le soutenaient. Il avait voulu s'élançer. Ses jambes avaient fléchi. Son corps débile, ébranlé par la commotion violente que ressentait son âme, s'était ployé comme eût fait un arbre sous le dernier coup de hache d'un bûcheron. Il serait tombé, si le jeune prêtre ne l'avait reçu dans ses bras.

—Mon père ! disait Roch, en le serrant passionnément contre son cœur.

—Roch ! mon fils ! balbutia le vieillard. Ah ! maintenant je puis mourir !